
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/3 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.3.59590

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Verfügung. Mögen die Motive für diese Kollaboration im einzelnen höchst unterschiedlich gewesen sein – materielle Vorteile, Befriedigung von Eitelkeiten, Bewahrung vor dem Einsatz in der Wehrmacht oder Rüstungsindustrie, Glaube an die unantastbaren Werte der Kultur, Schutz »nichtarischer« Familienangehöriger u. a. m. –, faktisch kam sie dem Staat Hitlers zugute, der nach innen und lange Zeit auch nach außen die Rolle einer produktiven Kulturnation weiterspielen konnte. Obwohl Rathkolb »moralische Vorhaltungen« ausdrücklich ablehnt, drängen sie sich dennoch angesichts der Simultaneität von Kultur und Barbarei im »Dritten Reich« auf. Denn nach dessen Zusammenbruch wurde, wie der Autor zu Recht kritisiert, die politische Mitverantwortung der Künstler von den Betroffenen selbst ebenso wie von der Gesellschaft in der BRD, der DDR und in Österreich totgeschwiegen.

Jan-Pieter BARBIAN, Duisburg

Günter SCHOLDT, Autoren über Hitler. Deutschsprachige Schriftsteller 1919–1945 und ihr Bild vom »Führer«, Bonn, Berlin (Bouvier) 1993, 1012 p.

Quatre cents auteurs dépouillés, neuf cents pages d'analyses et de commentaires: l'ampleur de la documentation et de la mise en œuvre est impressionnante. Comment se définit le *corpus*, quelles caractéristiques un »auteur«, un »écrivain« devra-t-il présenter pour pouvoir y figurer? Il devra être artiste-créateur (*Poet*), c'est-à-dire avoir produit des poésies, des romans ou des pièces de théâtre; par contre les publicistes seront exclus; quant à ceux qui ont cultivé les deux domaines, ils seront tantôt inclus tantôt exclus: on citera Ernst Bloch et Ossietzky, mais on écartera Benjamin et Münzenberg. Cette imprécision des frontières était sans doute inévitable. Mais plus gênante est l'hétérogénéité des genres littéraires ainsi rassemblés: car aux œuvres publiées, ou destinées à la publication, s'ajoutent lettres privées et journaux intimes. Est-il vraiment conforme aux canons de la »science de la littérature« de mettre sur le même plan des discours et des confidences, des rhétoriques et des aveux? Enfin, l'impression de se trouver devant une mosaïque est encore accentuée par l'absence de tout renseignement biographique, sous prétexte de méthode »structurale«: pour les écrivains connus, le lecteur pourra recourir à ses souvenirs personnels; pour la masse des autres il sera bien désorienté.

L'auteur s'explique bien sur ces inconvénients, en invoquant l'ampleur déjà démesurée de sa tâche. Mais alors, pourquoi l'a-t-il encore élargie, en recueillant toutes sortes de textes qui dépassent la personne-même d'Hitler et visent son entourage, son mouvement, son régime, et même le contexte international qui a pu le favoriser? Les deux cents pages de la 6^e partie, intitulées significativement »Prédictions, analyses et théories en rapport (*Zusammenhang*) avec Hitler« constituent une série d'*excursus*, d'autant moins pertinente que l'auteur n'est pas toujours à l'aise dans le maquis des discussions théoriques.

Revenons à Hitler, aux écrivains pro- et anti-. Parmi les premiers, un sort particulier est réservé aux poètes, dont les stéréotypes, les métaphores et les symboles sont d'abord énumérés, puis replacés dans l'atmosphère religieuse du III^e Reich. Scholdt rejoint ici tous ceux qui ont pris au sérieux, depuis le livre classique de K. Vondung, ce mysticisme à usage des masses – encore qu'après en avoir dénoncé les »effets dévastateurs« il finisse par se demander si à la longue il ne s'est pas autodétruit par ses excès-mêmes.

Passant ensuite aux anti-hitlériens, il n'a pas de mal à découvrir sous leurs plumes les mêmes stéréotypes, mais affectés d'un signe négatif. C'est cette réaction automatique aux panégyriques qui expliquerait les insuffisances et les excès, parfois assez ridicules, des réquisitoires, et finalement la sous-estimation permanente et quasi-universelle d'Hitler comme politicien, comme homme d'Etat, comme stratège, et même comme orateur. Méconnaissance aggravée par le sentiment de supériorité de tous ces intellectuels vis-à-vis du »peintre en bâtiment«. Il y a là des pages de psycho-sociologie nuancée, malheureusement un peu brèves, qui viennent

rompre la monotonie du long, trop long bêtisier antifasciste. Et le critique n'est jamais aussi convaincant et subtil que lorsqu'il se penche sur certains essais particulièrement complexes, déroutants même, d'approche d'Hitler par identification, dont l'article de Thomas Mann (*Bruder Hitler*) n'est que l'exemple le plus célèbre.

Mais pourquoi cette analyse critique tourne-t-elle progressivement au réquisitoire? Il suffit de dresser la liste des historiens actuels le plus souvent cités en note, pour comprendre que Scholdt se range dans ce courant qui depuis quelques années veut mettre fin à la vision manichéenne, au partage simpliste des Allemands des années trente entre affreux nazis et antifascistes héroïques et extralucides. Courant qui se réclame à la fois de la rigueur historique – en cela héritier quelque peu abusif du plaidoyer de M. Broszat pour l'«historisation» – et du souci pédagogique, la vision en noir et blanc ayant fini, dit-il, par dégoûter les jeunes de notre temps de leurs cours d'instruction civique. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier l'apport, assez inégal, de cette école à la recherche. Mais sur le livre qui est en question maintenant, deux remarques s'imposent. La première, c'est qu'à travers une immense érudition transparait souvent la mauvaise humeur. Dès le départ de son travail en 1979, assure-t-il, il a voulu réagir contre la domination du marxisme qui aurait alors caractérisé les travaux sur la littérature de l'exil extérieur, surestimée, et celle de l'exil intérieur, dépréciée: toute une «hagiographie antifasciste». Soit. Faute de compétence pour apprécier ce jugement (inapplicable en tout cas aux historiens proprement dits), bornons-nous à reconnaître que notre sévère redresseur de torts a l'honnêteté d'entremêler son catalogue d'erreurs et d'illusions avec des remarques excusatoires pour ces antifascistes souvent éloignés des sources d'information sérieuse, et presque toujours torturés par l'isolement et l'angoisse. Seulement, au fur et à mesure que progresse le livre, ces concessions s'atténuent; à la question première et légitime: «Qu'ont dit ces auteurs?» s'en substitue une autre; «Avaient-ils tort ou raison?», qui entraîne bien des dérapages. A cet égard les soixante pages qui déroulent la litanie des erreurs de L. Feuchtwanger et de H. Mann provoquent, par leur hargne infatigable, une certaine gêne.

Plus grave est le refus de toute grille d'interprétation collective, qu'elle soit sociale, politique ou psychologique (à l'exception du portrait de l'intellectuel-en-soi, signalé plus haut). Cette faiblesse devient manifeste dans le chapitre intitulé «La dimension morale: conviction et comportement». Les historiens de la littérature n'ont-ils donc à opposer aux catégories marxistes que des critères individualistes et moralisateurs, et aux certitudes manichéennes, qu'un arc-en-ciel de nuances qui brouille toute perspective? S'agissant des écrivains nazis – durablement ou provisoirement, convaincus ou intimidés – il est juste sans doute d'invoquer les traumatismes de la Première Guerre mondiale ou encore la «perte des idoles anciennes». Mais que faut-il entendre exactement par cette «différence radicale entre la pratique politique du régime ... et l'idéologie privée de beaucoup de partisans d'Hitler», ou encore par cette «approbation, qu'on ne saurait comprendre sans restriction comme une empreinte du national-socialisme»? Et puis, à cette relativisation des complicités succède la «relativisation de l'idéalisme», avec un nouveau passage en revue des sottises et des faiblesses du camp antifasciste. Et la conclusion vient d'elle-même, glissée subrepticement p.771: «Puisque ce genre de considérations opportunistes a concerné même des protagonistes de l'exil, il faut relativiser les compromissions de ceux qui ne se sont montrés prêts que (plus) tard à confesser ouvertement leurs opinions, et même de ceux qui, en Allemagne, ont été contraints à des concessions d'une tout autre nature: il n'y a là que des comportements quantitativement (!) différents, sur une même échelle d'erreurs, de faiblesses et de déficiences morales». Autrement dit: les nazis et les compagnons de route une fois sortis de leur trou, et les antinazis descendus de leur piédestal, tous se retrouvent à côté les uns des autres.

N'imitons pas ici l'auteur, refusons de vêtir la robe du procureur ou celle de l'avocat. Il restera de son livre, outre quelques développements ingénieux, une leçon négative de méthode: la destruction d'un cliché (les bons contre les méchants) n'aboutit qu'à un autre

cliché (tout se vaut ou presque) tant qu'elle refuse l'usage d'autres catégories de jugement et de classement que celles du »bon sens commun«.

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg

Hélène ROUSSEL, Lutz WINCKLER (Hg.), *Deutsche Exilpresse und Frankreich 1933–1940*, Bern (Peter Lang) 1992, 314 p.

La publication des actes d'un colloque pose toujours des problèmes aux organisateurs, à l'éditeur et aussi aux lecteurs. La qualité – ne serait-ce que formelle – des interventions est évidemment inégale: ici l'on trouve des contributions plus ou moins longues (de 5 à 40 pages), avec ou sans notes (aucune chez D. SCHILLER sur Kurt Kersten et chez G. PAUL et plus de 90 notes dans plusieurs autres articles); on trouve des contributions ayant un rapport direct avec l'intitulé du colloque – quand même la plupart –, et d'autres qui n'en ont point, par exemple celle de la »vedette« de la manifestation, J. HERMAND. En outre, les maisons d'édition ne veulent plus publier des actes en différentes langues, les articles doivent tous être unilingues, citations comprises, cela pose la question des traductions; celles-ci étant généralement coûteuses, on fait appel aux semi-professionnels ce qui donne parfois des résultats médiocres; c'est malheureusement le cas ici (une »chemise« aux Archives nationales pourrait être traduite en allemand par »Akte« ou »Dossier«, mais en aucun cas par »Aktendeckel«). Figurent également dans l'ouvrage un certain nombre de contributions d'auteurs »obligatoires«, d'où le problème du »déjà vu« (ainsi l'article de K. HOLL sur les pacifistes a déjà été publié ailleurs, celui de J. DROZ ne devrait servir que d'introduction, et celui de G. BADIA ne propose aucune analyse des faits qu'il se borne à énumérer).

Et pourtant, toutes ces réserves sont compensées par les articles de quelques collègues qui »portent« ce livre et lui confèrent une grande importance pour la recherche sur l'histoire de la presse allemande de l'exil et les exilés allemands ayant joué un rôle politique actif en France. Citons notamment l'article de W. KLEIN qui analyse les publications de H. Mann dans la presse française et fait apparaître très clairement les difficultés auxquelles se sont heurtés les exilés, et même les plus célèbres d'entre eux, pour parvenir à se faire publier dans les périodiques français. Contrairement aux idées reçues, comme par exemple le fait qu'à Heinrich Mann, la presse française aurait été largement ouverte, KLEIN montre qu'il était toujours très difficile de se faire admettre dans le monde de la presse, surtout dans la presse parisienne – Mann publie d'ailleurs dans la *Dépêche* des frères Sarraut, donc à Toulouse –, les exilés étant considérés comme des concurrents indésirables sur le marché étroit du grand journalisme. KLEIN estime que l'on peut généraliser les difficultés d'Heinrich Mann, dans la mesure où les obstacles franchis par une célébrité européenne ne l'étaient pas toujours, loin de là, par d'autres auteurs peu ou pas connus du grand public.

Citons également l'article, émouvant, d'A. BETZ qui évoque le désespoir des écrivains exilés face à leurs anciens collègues restés en Allemagne et ralliés aux nazis tels G. Benn et G. Hauptmann ou qui profitaient du nouveau pouvoir comme E. Jünger.

Signalons enfin les deux articles remarquables consacrés à »l'affaire du Pariser Tageblatt«, celui de L. POLIAKOV, dont le père fut impliqué dans l'affaire en tant qu'actionnaire principal du périodique, et celui de S. SCHNEIDER sur le journaliste C. Misch. Ces deux articles brossent un tableau très vivant de la vie quotidienne dans le monde de la presse des exilés, tout en portant des jugements fort différents sur cette affaire, la vision de SCHNEIDER à partir des faits rapportés par C. Misch sur le scandale du périodique allemand, en 1936, étant nettement plus nuancée que celle du fils de l'un des protagonistes.

Dans une optique plus générale, H. ROUSSEL, co-organisatrice du colloque, retrace avec brio la carrière de l'une des principales personnalités de la presse de l'exil, W. Münzenberg. Elle montre notamment que la façon de travailler de ce spécialiste de la »propagande« évolue